

# Dè Bussegny à Lozena

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 41

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186566>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ped. D'ailleurs, tous les intermédiaires entre ces deux extrêmes étaient absents.

Sur un des os du pied, une petite étiquette bleue portait le n° 7. Sept!... Le numéro de la maison! Cornouillet se dit qu'un suicide n'était pas probable. Comment se serait-il transporté là haut? Et puis, quelque rangé que fut un homme, il était difficile de lui attribuer ce numérotage de ses articulations.

Il était donc près d'un crime? Mais, oui, comme ce jeune homme du drame... Si on allait croire que lui aussi, lui Cornouillet.. Il n'y avait pas de suicide: il y avait donc crime. Si on l'accusait, car enfin comment pourrait-il expliquer?

Si ce n'était que cela; mais le juge aurait des présomptions. Il savait bien découper, c'est lui qui, chez les Ratinois, découpait le poulet: mais on ne condamne pas un homme pour cela. Cependant, le jeune homme du drame...

On sonna. Il ferma vivement l'armoire maudite... C'était sa femme... On parla d'autre chose. Le temps passa. Il aurait bien voulu n'avoir l'air de rien, mais il maigrissait à vue d'œil. A partir de ce moment, l'existence de Cornouillet fut empoisonnée. L'obsession du drame continuait de plus belle. Toutes ses pensées avaient un fil qui se rattachait à la maudite armoire. Dehors, il se la sentait dans le dos.

Une nuit, il rêva qu'il entendait des marchands de journaux crier: « Demandez l'affaire Cornouillet! Un crâne dans une armoire! Horribles détails! »

Ce n'était plus tenable

— Bah! se dit-il, je vais descendre chez le concierge et lui expliquer la chose. C'était risible après tout. Mais en disant cela, il sentait le rouge lui monter au visage. S'il allait rougir devant ce portier? Quest-ce que l'autre penserait? Cette maudite idée qu'il pourrait rougir suffirait à lui chauffer les joues. C'était bête d'être comme ça; il attendrait.

Il attendit. Et le terrible drame, et le prince assassin, et ce pauvre jeune homme pris comme coupable, tout cela dansait follement dans sa tête.

Il n'en avait rien dit. Il résolut de tout raconter à sa femme. Il lui dirait la chose au déjeuner. Justement Toto sortait ce jour-là. Et puis, la belle affaire, il se faisait des monstres d'une niaiserie.

Toto arriva, sauta au cou de Cornouillet pour lui souhaiter sa fête — c'était la St-Pancrace — et se mit en devoir de lui réciter une fable que Ratinois lui avait apprise. Ce farceur de Ratinois, quelle fable il avait choisie: *Les femmes et le secret*. A un enfant! Cornouillet embrassa Toto, mais il avait le cœur serré. C'était bête de la part de Ratinois. Toujours farceur! mais enfin, quel curieux hasard! C'est un secret qu'il allait justement confier à sa femme. Il y avait là une coïncidence curieuse. Etait ce un avis mystérieux?... Si sa femme allait raconter ça partout, on se dirait: « Tiens, pourquoi M. Cornouillet n'en avait-il rien dit? » On avait déjà remarqué qu'il était préoccupé. A son bureau on lui en avait fait l'observation.

Quelle malheureuse idée de ne pas s'en ouvrir crânement. Et ce mot *crânement* lui faisait peur. Crânement, crâne! et le pied qui était avec? que faisait-il ce pied?

Il aurait bien voulu n'avoir l'air de rien, mais ça devait se remarquer. Chaque fois qu'il passait devant le Palais de justice — deux fois par jour — il se disait: « C'est pourtant là. » Quand un gardien de la paix le regardait, il piquait un de ces soleils! Plus il réagissait, plus il rougissait.

Un jour il eut une sueur parce que sa femme Adélaïde lui avait dit: « Qu'est-ce que tu as donc, tu es tout chose? »

Et que faire de cette tête? de ce pied? Il y avait encore ce pied, ce terrible pied. Ça ne pouvait pas durer; il aimait mieux être guillotiné une bonne fois que harcelé, déchiqueté, asticoté par ces angoisses. Un jour de grande résolution (il avait mis une chemise blanche) Cornouillet trama un projet libérateur. « Bah! dit-il, je vais emballer la chose et je la jeterai n'importe où. » L'emballer? Dans quoi? Il démarquerait bien ses mouchoirs; mais si la blanchisseuse reconnaissait le linge... à la Morgue. Une blanchisseuse qu'ils avaient depuis cinq ans. Encore la faute de sa femme! Qui lui aurait dit qu'un jour son existence pendrait à ce fil?

Enfin, il ne pouvait faire autrement. Après une nuit d'inso mie, il se résolut à faire le paquet et sortit. Il pensait que certains assassins, dont les noms lui revenaient en mémoire, avaient dû sortir comme ça! Il n'avait pas fait vingt pas qu'il rencontra son ami Ratinois, joyeux, éclaboussant tout le monde de ses éclats de voix. On se retournait. C'était bien le moment!

« Tiens, tu as acheté un melon! » tels furent les premiers mots de Ratinois.

Un melon! Il appelait cela un melon! Cornouillet n'avait aucune raison d'estimer la personne dont il portait sous le bras un des morceaux essentiels, mais il avait des principes et ce manque de respect à un mort le froissa. O comble d'humiliations, il fallait bien dire comme Ratinois! Dame, s'il disait non, il connaissait Ratinois, ça n'était pas fini.

Il avoua donc que c'était un melon.

Un melon! Heureusement encore qu'il avait mis le pied dans sa poche.

Comme ça se trouvait! Ratinois venait chercher les Cornouillet pour aller à la campagne, chez lui, à Champigny. Comme Cornouillet s'y amuserait! Il fallut rentrer: le coup était manqué.

Madame Cornouillet s'empressa d'accepter l'invitation et Toto en fut enchanté.

« Après tout, se dit Cornouillet, à la campagne je pourrai l'enfourer dans quelque coin ou la jeter à l'eau... pour amorcer. C'était horrible!

Il fit un paquet qu'il mit dans un petit sac de voyage qu'il ferma tant bien que mal.

« Qu'emportes-tu là? dit Adélaïde, c'est pour la pêche? » Il soupira et répondit: « Justement, c'est pour la pêche! » Et au dedans il se sentit misérable.

En route pour la gare, il était triste et ne se sépara pas de son sac. Il se disait: « Comme c'est léger la tête d'un homme! » Il se voyait déjà à la pêche: comment jetterait-il ça? Et Ratinois qui ne pêche pas et qui le blague en lui disant tout le temps: « Ça mord! ça mord! » Et ces deux syllabes, d'accord avec sa pensée, lui semblaient funèbres.

On arriva à la gare de Vincennes avant l'heure. Pensif, Cornouillet s'assit sur un banc et mit à côté de lui son sac, qu'il n'osait regarder, crainte d'éveiller quelque soupçon. Vint le moment de prendre les billets. Que faire?... Ratinois était bien capable d'ouvrir le sac. Il le prit donc avec lui et alla se ranger à la queue. Son tour arrivé, il posa le sac à terre pour sortir son porte-monnaie de sa poche. Quand il eut pris ses billets et qu'il se retourna, plus de sac! Un pick-poket l'avait subtilisé: sans doute ce grand blond qui était derrière lui et qui avait un fort accent anglais. Cornouillet fut d'abord effrayé, puis joyeux: « Montons! montons! ça va partir. »

— Et ton sac?

— On me l'a volé.

— Ça te fait rire?

— Je renonce à la pêche.

#### Epilogue.

Monsieur, vous m'avez succédé dans le logement que j'habitais. J'y ai laissé, dans l'armoire de la cuisine, je crois, un crâne et un pied complet que je vous serais reconnaissant de m'envoyer par petite vitesse.

Recevez, Monsieur, etc.

T. UNEMOULE, étudiant en médecine.

Suivait l'adresse. — Cornouillet comprit tout. Aussi a-t-il envoyé 50 francs au dit étudiant, sans en rien dire à sa femme. Il n'ira plus au théâtre, et retrouvera, en peu de temps, par cette économie, la somme ci-dessus.

Paris, 7 septembre 1881.

LÉON BOHREN.

#### Dè Bussegny à Lozena.

D'a premi que lo tsein dè fai allàvè tant qu'à Lozena, on bravo citoyein que dévésâi alla pè la capitâla, s'ein va po preindrè lo trein à Bussegny. Sè peinsàvè que n'arâi pas fautâ dè s'arretâ pè Crecy po hàirè quartetta dè villio, que sarâi adé

25 centimes d'espargni, et qu'èin bailleint cé ardzeint à tsemin dè fai cein revindrâi à mémo po la dispeinsa, sein comptâ que l'âodrâi bin dè pe rudo. Parait que n'avâi jamé étâ ein vagon, et que sè crâyâi qu'on poivè martchandâ avoué lo tsemin dè fai tot coumeint quand on atsitè on petit portset à bin onna novalla su la faire, kâ quand va à guintset dè la gâra po demandâ on beliet, ye fâ à cé que lè veindâi :

— Diéro cein cotè-te po allâ à Lozena ?

— Quaranta centimes ! s'on lai repond.

— Quaranta centimes, on diablo ! vo z'èin baillo treinta !

— Su bin fatsi, se dit l'homo dâo tsemin dè fai ; mâ n'ia pas moian dè rabattrè.

— Et porquî pas ! lo grand diablo se vo baillo onna centime dè plie. Ora volliâi-vo po treinta, oï à na, kâ su pressâ ?

— Na, vo dio !

— Eh bin râva po voutron tsemin dè fai ; l'est trâo tchai ; y'a quasu po demi-pot ; y'amo mî alla à pi.

Adon mon gaillâ qu'avâi dza déniâ lo cordzon dè sa borsa et que l'avâi âoverta su la trablietta dâo guintset, po sailli sa mounia, retire lè dou bets po la reclliourè, reinvortolliè lo cordzon, la reinfatè dein son bosson, rebotenè sa cavalière, sa braïetta, et tracè frou, on bocon gridzet.

Quand l'a fé on petit bet dè tsemin, vouaique lo trein qu'arrevè à la gâre ein sublieint. Noutron coo qu'òut clia sicliâie, crâi qu'on lo subliè po reveni, po lo laissi montâ po treinta centimes ; mâ sein lo pas que s'arrètè, et sein pi veri la teta, ye fâ :

— Oh ! subliâ pi ! m'einlèvâi se mè reviro !

J'ai assisté, l'autre jour, dit un chroniqueur français, dans une maison où je dînais, à une scène d'une lamentation comique.

Un Marseillais était du nombre des convives.

Le maître de la maison avait annoncé un potage à la tortue, et le fils de la Cannebière s'en léchait déjà les lèvres, lorsqu'il reçoit une dépêche qui le fait tomber tout en larmes dans un fauteuil.

C'était la mort de sa femme qu'il apprenait.

On s'empresse autour de lui pour le consoler. La consternation la plus profonde règne dans l'assistance, quand la bonne annonce que le dîner est servi.

— Enfin, dit le maître de la maison, mettez-vous à table tout de même, mon pauvre ami. C'est un malheur irréparable, mais cela ne doit pas vous empêcher de manger.

Le Marseillais se laisse conduire machinalement. Il se cache en sanglotant la tête dans sa serviette. On l'entend qu'il murmure : — Ma pauvre femme ! ma pauvre femme !

Le fameux potage est servi au milieu d'un silence funèbre.

Le Marseillais y plonge sa cuillère, le goûte tristement, et tournant vers l'amphytrion son visage baigné de pleurs :

— C'est ça que vous appelez du potage à la tortue ?

— Certainement, mon pauvre ami.

— Ça n'a jamais été du potage à la tortue. Je m'y connais. Ah ! ma chère femme ! Quel isolement pour moi !... Je vous assure que ça n'est pas du potage à la tortue.

Il s'interrompt pour essayer ses larmes qui tombaient dans son assiette.

— Qui se serait attendu à cela ! Elle était bien portant quand je l'ai laissée ; elle se plaignait seulement un peu de la tête... Mon bon, il n'y a pas plus de tortue, dans ce potage que dans ma main.

On passe aux hors-d'œuvre, au rôti. Le Marseillais s'abîme dans sa douleur, mange à peine, ne souffle plus mot.

Après le dîner, le maître de la maison le prend par le bras pour le reconduire :

— Eh bien, mon pauvre ami ?

— Eh bien ! que voulez-vous !... c'est le ciel qui m'envoie cette épreuve... mais vous pouvez me croire, ce n'était pas du potage à la tortue !

**Bienfaisance.** — Le *cercle de Beau-Séjour* sera transformé, ce soir, en un véritable palais enchanté, sous la baguette magique de tout ce que le dévouement et l'imagination peuvent improviser pour frapper agréablement les yeux et les oreilles des visiteurs. Il n'est guère possible de faire appel d'une manière plus courtoise à la charité publique dans le but de venir en aide à ceux de nos compatriotes qui viennent d'être si durement éprouvés par divers fléaux. — Nous parlerons samedi d'une nouvelle fête de bienfaisance qui s'organise en ce moment dans le même but.

La livraison d'octobre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE contient les articles suivants : LES CHEMINS DE FER, LEURS TYPES NATIONAUX, LEUR ÉVOLUTION ET LEUR AVENIR, par M. G. van Muyden. — LA ROSE ANONYME. — Nouvelle, par M. Joseph Noël. — LES CONTEURS ITALIENS DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE, par M. Marc Monnier. — LA BELGIQUE CONTEMPORAINE. — GAND, par M. Edouard Tallichet. — LA VILLE ENCHANTÉE : VOYAGE AU LAC TANGANIKA. — Nouvelle par M. Prévost-Duclos. (Troisième partie). — CHRONIQUE PARISIENNE. — CHRONIQUE ITALIENNE. — CHRONIQUE ANGLAISE. — BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. — Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

En souscription, pour paraître très prochainement :

III<sup>me</sup> édition du VOYAGE DE FAVEY ET GROGNUZ, augmentée d'un nouveau récit :

**Course à Fribourg et à Berne**  
avec Favey et Grognuz, pendant le *Tir fédéral*  
Prix pour les souscripteurs 1 fr. 20. —  
En librairie 1 fr. 50.

L. MONNET.